

Alain Girard-Daudon /

SANS FICTION, MAIS PAS SANS INVENTION

PATRICK DEVILLE. *FENUA*

Depuis bientôt vingt ans, Patrick Deville fait voyager ses lecteurs. (N'est-ce pas d'ailleurs l'objet de toute bonne littérature ?) En 2004, avec *Pura Vida*, il lançait le projet littéraire Abracadabra, un nom tout droit sorti de l'enfance. Un mot magique où les -a sont légion, et tous les titres du projet (il y en aura douze) se termineront par cette voyelle. Rappelons ce qu'il en est : des romans « sans fiction, mais pas sans invention », des récits de voyage, d'errance féconde sur la planète entière, des objets littéraires pour dire la beauté, l'étrangeté, le vertige du monde. Pour cela, Patrick Deville donne de sa personne, toujours en partance sur les plus lointains chemins. Mais il n'est pas seulement un écrivain voyageur. Ce qu'il cherche dans les pays traversés, outre l'empreinte de la grande Histoire, ce sont les traces de passants considérables – artistes, « voyants incendiés dans un monde d'obscurité », écrivains, militaires, marins – encore décelables si l'on sait regarder et entendre.

Après l'Afrique, l'Extrême-Orient, l'Amérique du Sud, le huitième récit qui paraît en cette rentrée, *Fenua*, nous emporte en Polynésie, cent dix-huit petites îles, des terres françaises à des milliers de kilomètres de la métropole. Ce territoire immense mais qui n'est, si l'on rassemble les terres, guère plus grand que la Corse, a nourri l'imaginaire de grands voyageurs et d'artistes. Patrick Deville entreprend de nous en conter à sa manière l'histoire, comment ces minuscules territoires furent source de conflits entre les grands empires, enjeux plus stratégiques qu'économiques. Et le lecteur ravi redécouvre dans le sillage de Bougainville, Cook et La Pérouse, ces paradis qui seront bien vite perdus. Car cette « nouvelle Cythère », comme l'appelle Bougainville, perdra plus qu'elle ne gagnera au contact des envahisseurs civilisés qui apportent la religion et l'économie des sociétés avancées. C'est tout le paradoxe des Lumières : vouloir « éclairer les hommes de tous les continents et pourtant s'élever contre toute intervention ». Patrick Deville, après Diderot, souligne les contradictions de ces temps de conquête, de même qu'il est sans illusions sur le caractère édenique de la vie sous les palmiers. Ici, comme ailleurs, les hommes bataillent.

Fenua, comme les précédents récits, fourmille d'histoires passionnantes. C'est aussi une extraordinaire

galerie de portraits. Il y a les écrivains – Loti, Segalen, Melville, Stevenson, jusqu'à Simenon –, qui ont à voir avec ces îles lointaines et en sont revenus changés, il y a aussi l'étonnant Alain Gerbault, dont les récits firent les délices de nos grands-parents. Mais c'est surtout Paul Gauguin qui est au cœur de ce récit, parce que Tahiti, plus que Pont-Aven, a marqué sa vie et son œuvre, et que la Polynésie, par lui, est entrée dans l'histoire de l'art.

Ce livre est d'une richesse exceptionnelle et il est impossible, faute de place, d'en rendre compte ici comme il se devrait. Mais s'il n'était qu'érudition, cela ne suffirait pas à notre bonheur. On voyage pour découvrir l'Autre et se découvrir soi. Nicolas Bouvier le dit dans *L'Usage du monde*. Le projet Abracadabra est aussi une sorte d'autobiographie en creux. On le sait notamment un peu mieux depuis *Taba-Tabà*. Il y a chez ce grand voyageur élégant, attentif aux mystères et secousses du monde, un éternel enfant prisonnier (ce sont ses mots) au lazaret de Mindin, qui s'échappait en rêvant dans les albums illustrés, et en qui mûrissait ce projet : « M'en aller voir ailleurs, observer la vie des hommes et leurs efforts toujours admirables et lamentables. » Et c'est parce qu'on ne guérit jamais de son enfance que l'on vit et écrit de grands voyages.

THIERRY FROGER. *ET POURTANT ILS EXISTENT*

Le nom de Gauguin apparaît aussi dans *Et pourtant ils existent* de Thierry Froger, mais il s'agit du petit-fils, habitant également une île, mais c'est Ibiza. Le titre de ce troisième roman est emprunté à une célèbre chanson de Léo Ferré, *Les Anarchistes*. On pouvait s'attendre à la retrouver en exergue, mais c'est une autre chanson, un autre chanteur qui apparaissent : Jacques Brel et *Pourquoi ont-ils tué Jaurès*. Il faudra attendre la page 104 pour que le grand Léo soit cité.

L'anarchisme comme incarnation du socialisme le plus abouti, ce roman foisonnant ne parle que de cela. Utilisant la technique du roman choral, il nous entraîne dans le grand opéra du xx^e siècle, celui des luttes, des espoirs, des tragédies et des désenchantements. Le livre, comme le siècle d'ailleurs, s'ouvre par la mort de Jaurès, ou plutôt de son assassin, un

personnage à la fois flou et fou, qui déclenche par son geste le désastre que l'on sait. Procédant comme par cercles, chevauchant les années, Thierry Froger, en très habile romancier, donne voix et existence à une trentaine de personnages. Parmi eux, Florentin Bordes est la figure totémique d'une famille dont certains membres nous sont déjà familiers, comme Rose, jeune amante de Jean-Luc Godard dans le premier roman. Combattant anarchiste aux côtés de Durruti en Espagne, Florentin Bordes demeure pour sa petite-fille Ariane une sorte de héros exalté et ambigu. « Notre destin est de vivre et chaque jour d'inventer notre vie », disait-il. À l'aube du xx^e siècle, quand le temps n'est plus aux rêves collectifs, son arrière-petite-fille s'interroge elle aussi sur le sens, ou le non-sens, d'une vie, d'un sacrifice. C'est que nous sommes entrés dans l'ère du doute. C'est l'une des réflexions parmi beaucoup d'autres que suscite ce texte riche et dense, fourmillant de personnages hauts en couleur, d'épisodes intenses, comme le fut la grande Histoire récente.

On connaît le goût de Thierry Froger pour les aventuriers des avant-gardes, les révolutionnaires ; on sait aussi son plaisir d'auteur à réinventer l'Histoire, n'hésitant pas, on s'en souvient, à exiler Danton au bord de la Loire. Dès lors, qu'en est-il dans ce troisième et fort réussi roman, où se croisent Jean Jaurès, Walter Benjamin, Léon Blum et des personnages inventés ? Qu'est-ce qui est vrai, et ne l'est pas ? Qu'importe, puisque, comme il est dit ici, « tous les bons livres sont pareils. Ils sont plus vrais qu'aurait pu l'être la réalité. »

THOMAS GIRAUD. *AVEC BAS JAN ADER*

Sait-on seulement de quoi nous sommes faits ? Qui sont ces fantômes qui nous accompagnent, dont la présence pèse sur notre existence ? « Ces bouts de souvenirs anciens qui ne sont pas les tiens, cette somme qui fait une histoire dont tout le monde parle, qui prend beaucoup de place. »

Parce que son père, qu'il n'a pas connu, est mort héroïquement sous les balles de l'occupant allemand, parce qu'en novembre 1944 il est tombé pour toujours dans une forêt familière de Hollande, Bas Jan Ader, après des études aux Beaux-Arts à Amsterdam, fera de la chute le motif central de sa quête artistique. De nombreuses vidéos tournées dans les années 1970, visibles sur le Net, le montrent se laissant tomber sur un chemin, puis d'une branche d'arbre, d'un toit, enfin dans un canal. Des performances qui étonnent, suscitent un certain malaise en raison de leur caractère suicidaire. Mais « si chuter est banal, l'idée de chuter ne l'est pas » et, ainsi que l'a dit un critique d'art, « tomber, c'est comprendre l'univers ». L'ultime performance de l'artiste consistera, en 1976, à traverser

l'Atlantique sur un ridicule petit bateau, une « coquille de noix », une entreprise vouée à l'échec, à la chute finale dans les abysses.

Avec ce quatrième roman, Thomas Giraud confirme son attirance pour les êtres singuliers, les aventuriers de l'esprit, trop en avance (on se souvient d'Élisée Reclus, de Victor Considerant) ou trop différents (Jackson C. Frank) pour être reconnus. Bas Jan Ader est de ceux-là. « Tu ne sais pas tout à fait comment t'y prendre pour avoir l'air commun ou, au contraire hors des limites. » Parce qu'il vivait un impossible deuil, il a fait de sa vie une œuvre d'art. Et de sa mort aussi. J'ignorais tout de cet artiste, et ne vais pas naturellement vers ces actions radicales. Le mérite du livre de Thomas Giraud est de nous en donner le sens, de nous éclairer sur l'au-delà de la performance. Il y a chez Bas Jan Ader un enfant perdu « trop triste pour ne pas se taire », qui choisit de montrer ses larmes sur les quelques photos que l'on a de lui. Dans un passage saisissant, Thomas Giraud montre comment tout son œuvre tend à réparer le manque absolu qui traverse sa vie. « À un moment tu as arrêté de dessiner pour ne faire que gommer. » Et, après avoir tant gommé, « tu tenais quelque chose ; des ombres disparues s'y dessinaient. » Œuvre noir donc, « hécatombe pleine de sentiments », mais « *in search of the miraculous* », à la recherche du miracle.

Bien sûr, on n'en sait pas tant sur Bas Jan Ader. Il y a de l'inconnu dans sa biographie. La mission du romancier est d'écrire ce que l'on ne sait pas, et de faire en sorte que ce qui est imaginé soit vrai. Comme dans ses trois premiers romans, et mieux encore peut-être, Thomas Giraud, par son écriture d'une grâce infinie, la finesse et la sensibilité aiguë de son regard, nous offre le portrait bouleversant d'un être d'exception que l'on n'est pas près d'oublier.

Références bibliographiques :

Patrick Deville, *Fenua*, Éditions du Seuil.

Thierry Froger, *Et pourtant ils existent*, Éditions Actes Sud.

Thomas Giraud, *Avec Bas Jan Ader*, Éditions La contre-allée.

